Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 17

Artikel: Désespoir
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200088

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sieur de Carrouge, sans rien dire. Oh! je te connais; tu te fais gros en paroles, mais devant le monde tu rentres tes cornes comme les bibornes. Vous êtes tous les mêmes!

FRANÇOIS-LOUIS, *retournant à son travail.* — Pour ça non, la mère. Il y en a qui protestent.

FRANÇOISE. — Tous les mêmes, je te dis.

MICHEL. — Assez taboussé. La langue est plus vite maniée que le croc.

FRANÇOISE. — C'est vite dit. Qui s'occupe du jardinage? qui arrache le plantage? qui travaille aux champs? qui file? qui nèze et qui batiore? qui débougne le four? qui fait le ménage?... Ce n'est pas vous, toujours.

PERNETTE, *se relevant.* — Oui, la rite me fait mal d'être ainsi courbée.

MICHEL. — Toi, la Pernette, tu n'es qu'une piorne. Va retrouver ton homme, à Vulliens, si tu trouves la terre trop basse à Mézières.

PERNETTE. — Oui, j'irai le rejoindre. Ma dent me fait souffrir le martyre et mon Jean-Marc aura plus de pitié pour moi que père et mère.

FRANÇOISE. — As-tu frotté ta dent malade avec la dent d'un mort?

PERNETTE. — Ça n'a rien fait.

FRANÇOIS-LOUIS, *à Pernette.* — Prends un clou bien rouillé, et tu t'en frottes jusqu'à ce que ça saigne. Tu enfonces le clou dans une coudre et ton mal s'en va comme si on avait soufflé dessus.

ANNE-MARIE. — As-tu fait les prières?

PERNETTE. — Rien n'a fait, je vous dis.

FRANÇOIS-LOUIS. — Je vais t'enlever cette dent avec mon croc.

PERNETTE. — Vous êtes tous des sans-cœur.

MICHEL. — Chienne de vie! La misère amène la nièze.

FRANÇOISE. — Oui, c'est un dur métier que de travailler à la terre.

FRANÇOIS-LOUIS — Charrette! si je tenais monsieur de Carrouge, je te l'éclafferais comme cette pomme de terre.

SCÈNE VIII

Mêmes personnages qu'à la 1re scène, plus les enfants.

LES ENFANTS, *criant derrière la haie.* — Vive monsieur le bailli, monsieur le bailli de Moudon!

TOUS. — Monsieur le bailli!...

MICHEL. — Quand on parle du loup, l'est derra lo bosson.

PERNETTE. — On ne voit personne sur la route.

FRANÇOISE. — Enfile ton biantzet, Michel, secoue ta poussière. Tu pourras faire ton discours.

MICHEL. Quel discours?

FRANÇOISE. — Tu as déjà oublié tes belles paroles?

Les enfants, Samuel, Louis Martin, entrent portant triomphalement une courge fichée sur une perche.

LES ENFANTS. — Voilà monsieur le bailli. Vive monsieur le bailli!

ANNE-MARIE et FRANÇOIS LOUIS, *riant.* — Ces crapauds de bouèbes!

PERNETTE. — Ils ont aguillé une courge sur une berclure.

FRANÇOISE. — La plus belle courge du ruclon! Viens ici tout de suite, Samuel.

SAMUEL. — C'est Louis, le fils à M. le ministre, qui a eu l'idée.

FRANÇOISE. — Tiens, mon bichet, voilà pour t'apprendre à l'écouter. (*Elle le gifle.*)

PERNETTE. — Crouïe erba ne peut mourir. On l'a misé trop cher à sa commune.

FRANÇOISE. — Et puis, que la commune ne veut jamais payer!

PERNETTE. — Mais, c'est le Louis au ministre qui a fait la farce. Ce sera un vrai fils de pasteur celui-là...

MICHEL. — Assez bavardé. C'est le moment de prendre les dix heures.

FRANÇOIS-LOUIS — Ohé! Pinguely, tu prendras bien avec nous un crochon de pain et une lèche de tomme.

PINGUELY, *apparaissant à gauche.* — Ce n'est pas de refus.

MICHEL. — Mettons-nous là, à l'ombre de la haie.

FRANÇOIS-LOUIS. — Voilà le plus joli moment de la journée.

. . . . . .

* * *

La ronde du Jorat.

Les représentations de la *Dîme*, à Mézières, sont entremêlées non seulement de chœurs, mais encore de gracieuses rondes enfantines. Dans l'une de celles-ci, on chante avec entrain la satirique chanson suivante:

C'est la ronde du Jorat
Que chaque danseur chantera.

Si Mézières est sur un sommet
C'est pour sécher ses grands pantets.

Montpreveyres a dans ses forêts
Tout un tas de rossignolets.

Sur la route des Cullayes,
Les rondze-bonni tondent les haies.

Que voit-on près de Servion?
Des ânes brouter des chardons.

On entend miauler à Ropraz
Les traina-rattes et les tsats-foumas.

A Corcelles sont les gros cous,
Mais à Syens on entend les coucous.

A Carrouge, que sent-on?
On y sent l'odeur des soupions.

Les talènes sont à Vulliens,
Mais à Peney les gros tavans.

Entends-tu les cris déchirants
Des chouettes de Vucherens?

A Ferlens, les secs et les gras,
Tous les garçons sont des tzerpenas.

C'est la ronde du Jorat
Que chaque danseur chantera.

Désespoir. — Entre époux, après une vive discussion.

— Vois-tu, Hélène, c'est vraiment insupportable, cette vie; j'aimerais autant m'aller jeter au lac.

— Alors, mets au moins tes vieux habits.

Dangereux! — Notre ami Rip... habite une maison dont la garde est confiée à une concierge d'humeur acariâtre et avec laquelle il est souvent en conflit.

L'autre jour, après une altercation à la porte, il rencontre dans l'escalier son voisin de palier.

— Je viens encore d'avoir affaire avec notre satanée concierge; c'est un serpent que cette femme-là!

— Taisez-vous; un serpent à sonnette.

Entre cave et grenier.

Tous nos journaux ont signalé la touchante manifestation de la Colonie argovienne de Lausanne, à l'occasion des fêtes du 14 avril.

Nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'à Lausanne on a été tout particulièrement sensible à ce témoignage de bonne amitié confédérale.

On le sera plus encore, sans doute, lorsqu'on saura qu'il y a six mois seulement que les Argoviens de Lausanne, au nombre de 120 à 130, ont eu l'idée de se grouper, et cela dans le seul dessein, tout d'abord, de s'associer à nos fêtes vaudoises du centenaire.

Le gouvernement argovien a salué avec joie cette initiative et, pour le prouver, il a bien voulu prêter à ses compatriotes habitant Lausanne le drapeau du premier bataillon argovien formé depuis l'émancipation, en 1803. C'est ce vénérable drapeau qui a figuré, en tête du groupe de l'Argovie, dans notre cortège populaire du 14 avril.

A se trouver réunis, les Argoviens lausannois éprouvèrent un tel plaisir qu'ils s'étonnèrent de n'en avoir pas eu plus tôt l'idée. Ils décidèrent, à l'unanimité, d'assurer la constance de relations qui, en principe, ne devaient être qu'éphémères; ils fondèrent une société.

Le président de la société « Argovia » est M. Feiss, chef de bureau à la poste, qui, ainsi que M. Amsler, cafetier, membre du comité, a bien voulu nous donner ces quelques renseignements.

Dans les séances de l' « Argovia », les délibérations ont lieu en français, pour la bonne raison, nous dit le président, que la majorité des Argoviens lausannois sont nés dans le canton de Vaud et ne savent pas un mot d'allemand.

Nous souhaitons donc à cette nouvelle société longue vie et prospérité, et nous l'assurons de la constante sympathie de la population lausannoise.

La communauté de nos destinées ne nous attache-t-elle pas tout particulièrement à ce beau canton d'Argovie, le « grenier » de l'Helvétie, tandis que notre canton en est la « cave ».

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer un vœu: c'est que quel que soit leur nombre — petit ou grand — nos compatriotes habitant l'Argovie, imitant les Argoviens de Lausanne, se réunissent pour prendre part, en juillet, au cortège des fêtes du centenaire, à Aarau. Et, si cela est nécessaire, notre gouvernement, nous en sommes sûr, ne leur refusera pas son appui.

Qu'ils soient certains d'une chose, c'est que tous les Vaudois, des bords du Léman au lac de Neuchâtel, de la montagne à la plaine, seront ce jour-là de tout cœur avec eux.

Vouèpé.

In vouaitzé iena què arrevaïe tzi Jean-Danié au fifre, proudzo dé Collombi su Mordze.

Onna né fasai on tin dé la metzance, dé tonnaire, dé zinludzo et poui on noura que to veniai à vau; simbliavè que l'étai la fin dau mondo. Danié s'étai léva et lavai alluma lo craizu po tranquilisa sa Jeannette, que grulave din lo lii.

Coumein ie vouaitivé lo tin du dérai la fenitre, ie vi on naffére blianc que rémoivé din lo curti. Que dau diablio cein pouavé-te être? L'etai prau résolu. Lauvre: « Quoué te cin? » que crié.

Adon lou qu'on lai repon: « Je suis l'ange Gabriel qui viens vous annoncer les jugements de Dieu; cette nuit, tous les gros seront pris; il ne restera que les petits. »

Vo paudé pinsa se noutron gaillâ lu quaïte dé sé recatzi. To lo resto dè la né iè fu din dè trinse mortelle.

Toparai lo matin ie sétai on pou calma et lalla aô curti vérè cin qu'étâi arrevâ. Adon ie comprè l'afférè. Ti se plie biau zugnon avan disparu; stu lange Gabriet navâi laissi qué lé peti.

* * *

'Na bouna fenna dâo Mont avâi misâ à la Grenettè on crouïo paraplliodze in coton, tot dépatolhiu.

— Mâ que volliâi-vo férè dè ci crouïo paraplliodze? lai de onna vesena.

— Por on franc, n'e portant pas tchai; quand sara rapètassi, sara onco beau et bon pè la maison.

* * *